

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur,

Tout annonce que M. de Salvandy va proposer à la Chambre un nouveau projet sur la liberté d'enseignement. Je ne doute pas des bonnes intentions de ce ministre, mais on ne peut regarder comme indubitable qu'il ne jettera que quelques gouttes de baume sur une grande plaie qui dévore la France et qu'il lui laissera assez de malignité et de profondeur pour consumer rapidement tout ce qui a donné jusqu'ici tant de force et d'éclat à notre patrie, sa foi, son génie, ses mœurs et sa gloire.

Leibnitz a dit qu'au moyen de l'éducation on pouvait, en peu d'années, métamorphoser tout un peuple. Oui, à l'aide de cet instrument qui agit dans l'ombre, on peut faire grandir insensiblement, au sein d'une nation, les vices les plus odieux, les erreurs les plus monstrueuses, en un mot, une corruption universelle et inouïe, qui s'y substitue à la droiture et à l'honnêteté des sentiments, aux vertus, à une religion divine.

Mais avec quel art faut-il manier les cœurs neufs et l'intelligence naissante des jeunes gens pour arriver à ce but ? Quels poisons faut-il mêler aux instructions qu'on leur donne ? Quel soin faut-il prendre de tourner constamment leurs inclinations et leurs pensées d'un certain côté, par les exemples, par le spectacle des habitudes, par l'usage de l'autorité, par les entretiens secrets, par les insinuations, quelquefois par un geste, par un sourire ou même par le silence ? Il est aisé de le dire. En effet, on trouve toujours aisément dans un grand peuple des grammairiens et des rhéteurs souverainement propres à exécuter ce plan, tantôt avec une audace à toute épreuve, tantôt avec l'astuce la plus raffinée.

Du reste, il y a un choix à faire des arrangements à concevoir. Il faut pour le succès de ce travail immense, choisir des gens d'esprits, souples, aguerris à tous les paradoxes, incapables de reculer devant aucune erreur, si funeste et si détestable qu'elle soit, mais prompts à la modifier, au besoin à la rétracter même, sauf à la produire et à laisser à la fin dans les jeunes esprits l'impression qu'ils ont en vue. Ce n'est pas tout, ces instituteurs, publics doivent être tout à la fois des hommes de science et d'intrigue, d'étude et de plaisir, de littérature et d'argent. Ce serait une très dangereuse omission de ne pas les mettre sur la voie de la fortune, des honneurs, des emplois même les plus élevés et les plus éclatants. Jetez ça et là quelques hommes de bien parmi ces gens de lettres d'une vertu bien moins farouche et d'une foi bien moins correcte et moins scrupuleuse. Surtout, formez un corps dont toutes les parties soient entièrement unies. Que ce corps, environné de mille appuis, ait pour moteur à peu près unique quelque génie incomplet, ténébreux, bizarre, si l'on veut, mais vif, impétueux, intrépide, disposé à tout braver, comme aussi à tout dissimuler et à tout feindre, fait pour éblouir par des éclairs d'imagination et de talent qui jaillissent à travers d'épais nuages, enfin, regardé par tous comme le plus audacieux et le plus dangereux des sophistes, et qui cependant, par un prestige inconcevable, sache se maintenir dans la possession d'un pouvoir presque absolu sur la destinée présente et à venir d'un grand et illustre royaume.

Avec une telle institution, inconnue jusqu'ici sous le soleil, on fera une révolution quand on voudra et telle qu'on la voudra. Le monde aura lieu de s'étonner du prompt dénouement d'une si grande entreprise. Car une ou deux générations suffiront pour la consommer, et, de plus, on aura fait, de la manière la plus douce, la plus commode, et en s'abritant uniquement sous le toit obscur de quelque collège, une mutation terrible dont le contre-coup retentira peut-être au bout du monde. Il est vrai, mais il est une circonstance qu'on ne peut dissimuler, c'est que les auteurs de cette révolution pourront, ainsi qu'on l'a vu naguère après des pareils triomphes, payer chèrement la victoire, et rougir de leur propre sang le théâtre des bouleversements qu'ils auront préparés par des combinaisons si fines et par des fureurs si savamment allumées.

Hélas ! je parle sans amertume. Mon vif amour pour la France et mon zèle pour une religion à laquelle je tiens moins encore par mon caractère que par la conviction la plus ferme et la plus intime, voilà ce qui m'inspire et m'anime ; et j'éprouve un tel besoin de soulager mon âme du poids de ses cruelles prévisions et de ses douloureuses pensées, que la vue de la mort ne pourrait les retenir dans la source d'où elles s'échappent. Je n'exprime au reste que des vues générales. Je veux bien même réduire à une hypothèse le tableau que je viens de tracer. Mais cette hypothèse, dépourvue de ses traits les plus rigoureux et les plus tristes, renferme, au fond

assez de réalités pour m'autoriser à pousser un cri d'alarme qui aille réveiller par une impression vive et forte, tous les catholiques, et même les simples adorateurs du vrai Dieu.

Qu'apprend-on, de nos jours, aux jeunes gens ? Quels sentiments imprime-t-on dans leurs cœurs ? Ces sentiments sont-ils grands, purs, religieux, dignes de la grandeur et de la fin sublime de notre être ? Quelles idées arrêtées ont-ils sur ces grandes vérités dont les esprits supérieurs et les hommes sages de tous les temps ont pris soin avant tout de s'enquérir ? Vous demandez à un de ces jeunes Français ce qu'il pense sur Dieu. Il secoue la tête il ne vous répond que par un rire de pitié ; il brise sur ce sujet et s'enfuit. Vous vous en étonnez, mais on a embrouillé son esprit par tant d'enseignements téméraires et contradictoires, qu'il est resté sans croyance, sans ombre de conviction. Il est sceptique, il doute de tout : de la majesté divine, de l'autorité paternelle, du pouvoir des princes, de la sainteté des engagements, de tous les devoirs publics et privés.

Mais, dites-vous, il y a des exceptions.—Elles sont fort rares. On voit aujourd'hui ce dont il n'y avait jamais eu d'exemple dans les sociétés civilisées. Des parents vertueux viennent de cent lieues ou de plus loin encore se fixer auprès du collège où ils ont été contraints de placer leur enfant pour lui ouvrir l'entrée des carrières publiques et l'empêcher par-là de rompre toute sa vie dans un honneur floué. Ils quittent avec un vrai déchirement de cœur, leurs proches, leurs amis, leurs intérêts, le soin de leur fortune, pour contrebalancer la contagion mortelle à laquelle un objet si cher va être exposé. Ils vont, autant qu'ils peuvent, au secours de ce jeune navigateur jeté au milieu des plus formidables écueils. Une innocence et des sentiments si bien défendus jusque-là tiennent un peu de temps contre tant d'assauts auxquels ils sont en butte ; mais bientôt, suivant l'énergique expression de M. Jouffroy, rien ne reste debout dans cette âme faible et inexpérimentée, et l'édifice de foi et de vertu qu'avaient élevé les tendres mains d'une mère, et les soins assidus et affectueux d'un père éclairé, croule et tombe en poussière. Il cède aux impressions presque irrésistibles de l'exemple général, à l'amertume des railleries, et souvent aux agressions et aux violences d'une troupe d'enfants corrompus, sans délicatesse et sans frein.

Ce jeune infortuné à qui son trésor héréditaire le plus précieux a été si tôt ravi, verra plus tard l'explication de ce déchaînement dont il a été victime. Une prétendue philosophie, basse et détestable adulatrice des passions de la jeunesse, qu'elle délivre de cette barrière, descend de proche en proche jusqu'à ces jeunes cœurs où fume encore le sang de l'agneau divin qui semblait en avoir à jamais assuré la fidélité par la douceur de ses bénédictions et l'abondance de ses grâces. Cette doctrine, parée d'un titre effronté usurpé, attaque Dieu même directement et dans son essence. Née d'un orgueil sans bornes, elle n'épargne aucun trait injurieux à la majesté de ce grand Être, ni aucune contradiction maligne et sophistique aux vérités dont il est l'objet. Oui, le fondateur de l'éclectisme et les nombreux imitateurs que lui assure son crédit, je dirais presque sa toute-puissance dans le corps enseignant, franchissent toutes les bornes que le bon sens et la pratique de tous les siècles ont marquées à la science qu'ils professent, et ils font irruption dans un domaine qui n'est pas le leur. Ils entrent avec audace dans la sphère des vérités sacrées dont ils ignorent profondément les preuves invincibles. Ils ne paient que de la Trinité, de l'Incarnation, des Mystères les plus saints, qu'ils travestissent, qu'ils dénaturent, qu'ils transforment en allégories et en mythes, et qu'il s'efforcent de rendre souverainement méprisables à ceux qui les lisent ou les écoutent. Au nom de qui enseignent-ils ? Au nom de l'Etat. Il s'en glorifient, et on ratifie leurs prétentions, et on les entoure de force et de garanties multipliées, et il est commandé à toutes les jeunes intelligences de venir s'abreuver à longs traits de leurs enseignements et de leurs doctrines.

Il faut l'avouer, c'est un spectacle nouveau dans l'univers. Non, le monde n'a rien vu qui approchât de cette guerre faite à Dieu sous l'étendard d'un gouvernement, et avec obligation aux générations entières qui en sont l'appui futur et l'espérance, de venir se ranger sous ce lamentable drapeau.

Je le dis sans hésiter. C'est la plus terrible persécution qu'aient jamais souffert les adorateurs du vrai Dieu et les enfants de l'Eglise. Les combats des martyrs qui triomphent des cruautés les plus outrées, sont souvent le prélude et le gage des glorieuses conquêtes que va faire la religion du Dieu

sauveur. Mais un peuple qu'on endort dans l'impïété ne saurait revenir à la vie. Il est possible que dans cinquante ans la Russie soit catholique. Mais si l'éclectisme, si son venin, qui se répand dans toutes les veines du corps enseignant, n'est point arrêté dans son cours, dans un pareil espace de temps la France sera athée.

On nous crie : Taisez-vous ! ne voyez-vous pas que vous irritez le parti irréligieux, si redoutable et si puissant ? Mais quel plus grand mal ce parti peut-il donc nous faire que de maintenir les choses au point où elles sont, et que d'assurer, de fixer l'effroyable perspective que je viens de décrire ?

Je sais les grandes considérations qu'on oppose. Mais, en vérité, elles ne souffrent pas même un léger examen. Rien d'équitable, de noble, ni même de sensé n'en déguise l'extrême faiblesse.

Premièrement, si l'enseignement devient libre, le monopole sera transporté au clergé. — Quelle absurdité ! Le monopole peut-il être établi autrement que par une loi ? Or, la ferez-vous, cette loi ? Mais non, dites-vous, ce sera la confiance qui remettra la direction de la jeunesse dans les mains des prêtres. — Je vous fais d'abord remarquer que le nombre insuffisant des ministres des autels leur ôterait le moyen de répondre à ce mouvement général que vous redoutez. Et d'ailleurs, souffrez que je vous le dise, vous manifestez ici une étrange disposition. Où sont donc les égards que vous professez pour les volontés du peuple souverain et le respect que vous avez vué aux majorités ? Auriez-vous, je vous le demande, deux poids et deux mesures, et les enfants de Voltaire seraient-ils devenus les disciples d'Escobar ?

Secondement, l'affranchissement de la servitude universitaire détruirait le corps enseignant. — Mais que faites-vous donc de la promesse de la Charte, jurée à la face du monde entier ? Elle nous a garanti la faculté d'élever des écoles libres, sous la surveillance commune du Gouvernement. L'Université subsistera de son côté et ces écoles de l'autre. Cette conséquence sort aussi clairement du texte de la Charte, qu'une vérité mathématique des plus élémentaires sort d'un axiôme où elle est renfermée.

Enfin, la liberté d'enseignement octroyée, mettrait en péril l'établissement de Juillet. — Comment donc, je vous prie ? Serait-ce à cause de la rigidité des doctrines chrétiennes ? Mais n'est-ce pas faire la plus sanglante injure à ce gouvernement, que de prétendre qu'il a besoin, pour se soutenir, du relâchement étrange des docteurs éclectiques ou de la morale, disons mieux, de l'immoralité éhémère du panthéisme ? De plus, l'enseignement de ces oracles de l'Université ne laisse dans l'âme d'autre principe que l'intérêt personnel (1). Or, l'intérêt personnel accueillera nécessairement avec ardeur et même avec transport tous les changements qui pourront tourner à son profit.

Les doctrines dont je parle menacent donc le gouvernement de Juillet comme tous les autres. Elles sont comme un marteau qui les démolira tour à tour, et qui fera entendre fréquemment aux peuples épouvantés le fracas des révolutions variées à l'infini par les diverses combinaisons et par les attaques Turieuses de l'intérêt personnel.

Il est impossible que tout homme qui a un peu de sens se dissimule la force de ces raisons. Mais comme beaucoup d'hommes sans réflexions et sans consistance en prennent leur parti et prononcent indolemment ces paroles : " Le sort en est jeté, ne changeons rien à ce qui existe. D'ailleurs l'industrie parmi nous est parvenue à un tel degré, qu'il suffit pour assurer la prospérité et le salut de notre patrie. " Je leur dirai : ce ne sont pas les appuis matériels, mais les maximes et les idées qui soutiennent les sociétés. Non, ni les chemins de fer ne sont assez vite, ni les bateaux à vapeur assez rapidement emportés par leurs ailes de feu pour vous faire éviter l'abîme que creuse sous vos pas l'esclavage de l'éducation publique. Vous voulez persister dans cette voie ; eh bien ! élevez dès ce moment un tombeau à la

(1) Cette vérité est si frappante qu'elle a échappé à la plume d'un journal révolutionnaire, d'ailleurs partisan déclaré du corps universitaire. Voici ce que disait le *National* au mois d'août dernier : " Le vague des idées produit le doute dans les actions ; quand l'esprit flotte, le cœur chancelle. Donnez-nous une philosophie nuageuse, errante comme une bohémienne, qui, sous prétexte d'érudition, effleure toutes les surfaces, qui va chercher partout les opinions qu'elle n'a pas, qui se croit nouvelle parce qu'elle traduit, féconde parce qu'elle réimprime, qui ne procède que par ébauches et qui n'a jamais su faire que des fragments, nous la déions de jeter dans les âmes ces sortes de pensées qui sont la source des fortes actions. On réussira, sans doute, avec un esprit délié et une phrase harmonieuse, à faire pendant un temps quelque illusion aux autres, et peut-être à soi-même. On y réussira d'autant mieux qu'on aura plus de mobilité dans les opinions, plus d'impatience de renommée, plus de confiance dans un orgueil morbide.... "

" Mais une telle philosophie, appréciée dans ses résultats, que produira-t-elle ? Sortie du vide, c'est dans le vide qu'elle vient mourir. Mais on ne fait pas impunément le vide dans l'esprit humain ; quand ce n'est pas la raison qui le domine, ce sont les passions personnelles qui s'en emparent. Vous vous rattachez avant-hier à Reid, puis à Kant ou à Hégel ; vous avez vanté les Alexandrins, encensé Aristote et Platon, loué et insulté Descartes ; vous avez servi et déserté tous les autels, honoré et maudit tous les dieux, depuis Socrate jusqu'à Spinoza ; que voulez-vous qui reste de soi, de conviction, à ceux qui vous suivent ?... Eh bien ! quand il ne reste plus rien, il y a une chose qui demeure encore, c'est l'égoïsme, et tout ce vide que vous avez fait, c'est le moi, le vil moi qui le remplit. "

grandeur incomparable de notre nation, et sur ce monument baigné des larmes de tout ce qui sait admirer les vertus, l'honneur et le génie ; inscrivez ces mots : La France, le plus bel ouvrage de Dieu sur la terre ; est tombée sans retour, elle est morte. *Fuit Ilium....*

J'ai l'honneur d'être, etc.

† CLAUD. Hiv., Ev. de Chartres.

Chartres, le 4 décembre 1845.

#### CITATION DES JOURNAUX FRANÇAIS AU SUJET DE L'ENTREVUE DU PAPE AVEC LE CZAR.

Toutes les lettres que nous recevons de Rome, toutes celles que publient les autres journaux de Paris et des départements, toutes celles qui nous sont communiquées confirment les détails que nous avons donnés sur le caractère et sur l'effet de l'entrevue qui a eu lieu entre le Saint-Père et l'Empereur de Russie. Ce prince si puissant, et qui, jusqu'à présent, a usé si cruellement de son formidable pouvoir, est allé, peut-être sans se rendre bien compte des sentiments auxquels il a cédé, recevoir à Rome une leçon qu'il n'attendait pas et qu'aucun souverain ni aucun peuple ne lui avait donnée encore. La noblesse romaine a fui ses antichambres ; les artistes de quelque valeur n'ont pas voulu s'exposer à ses éloges ; le peuple, loin de le saluer de ses acclamations, ne l'a pas même honoré de sa curiosité ; enfin, l'auguste vieillard qui règne sans armée dans la ville éternelle, lui a dit des paroles sous le poids desquelles la toute-puissance impériale a rougi et s'est excusée. Ce grand spectacle, ce grand triomphe de la force morale sur la matérielle, a noblement ému l'opinion. Un de ces sentiments qui honorent l'espèce humaine s'est emparé des âmes. On s'est réjoui de voir ainsi constator, à la face du monde, qu'il y a quelque chose de plus hardi que la force, de plus habile que la ruse, de plus applaudi que le succès même, et que c'est le suprême ascendant de la vertu. Les ennemis politiques et religieux de Rome, ceux qui comptaient avec une joie cruelle sur les défaillances du Pape en présence de l'Empereur, et qui s'apprétaient à reprocher amèrement au Saint-Siège les faiblesses d'une politique que tous les gouvernements de l'Europe ont observée ; ceux-là mêmes, si prompts d'ordinaire à critiquer, à calomnier au besoin les catholiques et le catholicisme, ont dit la vérité sur l'entrevue mémorable du 13 décembre, car se sont résignés à couvrir de leur silence un fait auquel il ne veulent pas rendre hommage, et qu'il n'est pas encore temps de défigurer. Le *National*, qui a toujours pris fort peu d'intérêt au martyre des catholiques polonais, s'est tu. Le *Siècle* avait fait d'avance un tableau poétique des hommages scandaleux qui allaient accueillir à Rome le persécuteur de la foi ; il nous montrait *les lévites en habits de fête*, la girandole allumée, les cloches en branle, et

Le Czar qui, casque en tête et tout éperonné,

franchissait le seuil du palais pontifical. A cette occasion, il citait dans sa prose la plus façonnée, saint Ambroise, dont il faisait un pape pour la circonstance ; saint Léon, saint Grégoire VII, et tout ce que sa mémoire pouvait lui fournir de pontifes courageux devant l'abus de la puissance royale ; il opposait la généreuse fermeté de ces grands hommes aux faiblesses qu'allait montrer Grégoire XVI... Mais il se trouve que Grégoire XVI a été comme ses plus augustes prédécesseurs, et le *Siècle*, un peu fâché d'avoir été si éloquent, se tait. Eh bien ! il ne faut pas trop demander au *Siècle* : ce silence, aussi éloquent pour le moins que son article, et beaucoup plus spirituel, n'est pas de sa part sans quelque vertu. C'est le *Constitutionnel* qui nous fait parler ainsi. Le 13 décembre. Il s'est laissé entraîner, comme presque tout le monde, à un sentiment d'admiration et de gratitude pour le saint vieillard, défenseur unique de la justice et de l'humanité, qui a élevé contre l'opresseur devant qui se tait la terre, une voix que ses quatre-vingts années n'ont pas affaiblie. Le *Constitutionnel* a trouvé cela si beau, si grand, il s'y attendait si peu, qu'il en a dit quelque chose, et même il a emprunté à l'*Univers* ce qu'il en a dit. C'était un mouvement du cœur ; M. Thiers n'avait pas été consulté. La réflexion est venue trop tard, et voilà en quoi le *Constitutionnel* a été inférieur au *Siècle* : la faute commise, il n'a pas su en prendre son parti ; il n'a pas compris ce qu'il y aurait d'odieux à contredire en ce moment le sentiment unanime qui honore la noble attitude du Saint-Père. Il publie un article pour expliquer que le Pape n'a pu parler comme on l'a dit, ni l'Empereur consentir à s'abaisser devant un tel langage, attendu que le Pape, faisant dans les Etats-Romains, exactement ce que l'Empereur fait en Pologne, ce dernier, si on lui avait reproché ses cruautés, on aurait eu trop de quoi répondre. N'est-il pas vrai que le gouvernement papal ne connaît pas la clémence, et que tout carlinaro arrêté est un homme mort ? Le Pape n'a donc rien reproché à l'Empereur ; et quant à la sympathie que l'Empereur a manifestée au Pape, elle provient sans doute de ce que malheureusement les deux gouvernements se ressemblent. Telle est la pensée du *Constitutionnel*, lorsqu'il a eu le temps de méditer et de recevoir les inspirations de M. Thiers ; car ses rédacteurs ordinaires, n'est une justice à leur rendre, sont innocents de ces belles choses-là, ils ne les racontent pas d'eux-mêmes. Il n'y a que M. Thiers, le pacificateur de Lyon, de Saint-Merry et de la Vendée, l'auteur de la loi sur les associations, le défenseur des lois de septembre, et en dernier lieu le promoteur de l'exil des Jésuites, pour reconnaître tout de suite que le gouvernement papal ressemble au gouvernement russe, et qu'un souverain qui, après avoir fait juger des révoltés pris les armes à la main, en grâce le plus grand nombre, ressemble à un souverain qui condamne à la Sibirie et au knout

à tout un peuple, y compris les enfants et les femmes, parce que ce peuple ne consent pas à prier Dieu comme lui. Le gouvernement clément et fort, selon M. Thiers et selon le *Constitutionnel*, est sans doute celui qui fait tuer dans les rues le plus de monde possible, et qui ensuite recule devant les difficultés d'une exécution judiciaire. Quant à nous, il nous semble qu'il n'y aurait pas eu grand mal de faire un peu plus de prisonniers et de laisser un peu moins de cadavres dans la rue Trans-romain; il nous semble que les réquisitoires qui sont condamner pour *complicité morale* ne sont pas si éléments, bien qu'ils ne demandent pas tout-à-fait une tête; il nous semble que s'il y a en France un certain nombre de journaux, ce n'est pas absolument la faute des parquets; il nous semble qu'en France tout écrivain est encore plus sûr d'aller en prison et tout Jésuite d'être persécuté, que tout carbonaro n'est sûr de mourir dans les Etats-Romains, pour le fait de ses conjurations et des coups de fusil qu'il tire sur les troupes pontificales.

Mais laissons le *Constitutionnel*, qui est seul près de son bord et qui ne mérite pas beaucoup ici qu'on lui réponde. Deux journaux chez lesquels la papauté est loin d'avoir trouvé toujours bienveillance ou seulement justice, le *Commerce* et la *Réforme*, se distinguent par une appréciation plus loyale et par conséquent plus intelligente du grand fait qui vient de se passer à Rome.

Bien qu'ils soient l'un et l'autre sous l'influence des plaintes des réfugiés italiens et des sophismes de l'esprit de parti, ces journaux sentent vivement et ils expriment avec noblesse ce qu'il y a eu d'admirable dans l'attitude et dans les paroles du Souverain-Pontife.

Le *Commerce*, après avoir rappelé les bruits qui attribuaient le voyage de l'Empereur à l'intention d'obtenir une dispense pour le mariage de sa fille avec l'archiduc d'Autriche, trace un rapide tableau des persécutions exercées en Pologne et continue ainsi :

« C'est en présence de cette situation qu'est survenue l'affaire du mariage. Le martyre des Sœurs basiliennes était ébruité, la cour de Rome était saisie de cet incident. Le moment était on ne peut plus mal choisi pour demander à cette cour ce qu'en tout temps elle ne peut accorder que comme une insigne faveur. C'est alors que le Czar a résolu de faire un appel personnel à la gracieuseté du Pape. Tout est extraordinaire dans cette affaire. Le Saint-Père ne se souciait nullement de recevoir un prince ennemi de l'Eglise, persécuteur de ses enfants, et qui joint à l'intolérance un esprit de prosélytisme violent et tyrannique. Le Czar, averti des dispositions peu bienveillantes de la cour de Rome, n'en a pas moins persisté dans son dessein. Arrivé dans la capitale du monde catholique, il n'a trouvé aucun des apprêts qui signalent aux peuples l'arrivée d'un souverain étranger et ami. Il a pu, sans être forcé de trahir son *incognito*, traverser la ville au milieu du silence et de l'indifférence de ses habitants. Enfin, il a, pour ainsi dire, forcé la porte du Saint-Père, et quand il s'est trouvé face à face avec lui, ce n'est pas un allié, ce n'est pas un frère, c'est un Pontife indigné qui a répondu à ses compliments par de justes reproches, et qui, avant de lui faire la moindre concession, lui a arraché des excuses fort humbles et la promesse réitérée que les maux de l'Eglise de Pologne seront examinés et réparés. Sans doute l'influence personnelle et morale du vénérable chef de l'Eglise est pour beaucoup dans ces promesses arrachées à un prince qui n'a connu jusqu'ici aucun frein à ses volontés. Mais, il est permis de croire qu'elles ont été dictées primitivement par la crainte des dangers que fait courir à sa puissance la fermentation extraordinaire des esprits en Pologne, et par l'espérance d'obtenir l'intervention du Pape auprès du clergé polonais, aussi bien que celle du clergé auprès du peuple irrité.

« Si ce qu'on rapporte est exact, la douloureuse émotion du Pape, ses récriminations apostoliques auraient vivement impressionné le fier empereur qui aurait rejeté sur son gouvernement et sur les lois de l'empire une partie de la responsabilité des griefs de la Pologne. Le Pape lui aurait répondu que ce gouvernement dépend de lui; que ces lois sont des lois humaines qu'il peut modifier, surtout quand c'est pour être juste envers une portion opprimée de ses sujets.

« Ces paroles du chef de l'Eglise sont vraies, et il n'est personne qui n'y applaudisse et ne leur souhaite assez d'influence pour ramener le Czar à de meilleurs procédés.»

La *Réforme*, qui, à travers beaucoup de préjugés révolutionnaires, montre parfois un sentiment vraiment libéral, et qui fait d'honorables efforts pour rencontrer la justice et la vérité, nous semble avoir saisi le but réel du voyage de l'Empereur. Nous reproduisons la plus grande partie de son article. Nos lecteurs relèveront d'eux-mêmes les erreurs qui s'y trouvent.

« Nous avons réclamé quelquefois contre le rôle de la papauté, qui, oubliant de nos jours les nobles traditions de son histoire, a paru s'associer à toutes les pensées de despotisme dont les vieilles royautés sont encore si jalouses. Mais, dans la vivacité même de nos protestations, nous n'avons jamais oublié que nous étions en face de la plus grande autorité morale qui eût conduit le monde moderne, et nous n'avons eu besoin que de nos souvenirs historiques pour nous maintenir dans cette calme impartialité. C'est ainsi que nous avons pu blâmer énergiquement le chef du catholicisme, quand nous l'avons vu abandonner la Pologne et l'Irlande dans leur lutte douloureuse contre une oppression étrangère.

« Aujourd'hui le Pape semble se détacher, au moins pour un instant, de cette alliance avec la tyrannie. Nous le constatons avec joie. C'est toujours un magnifique spectacle que le combat du droit contre la force, et ce spectacle nous plaît d'autant mieux que nous assistons, depuis quelque temps

à une triste décadence des esprits et des caractères.

« L'Empereur Nicolas, comme nous l'avons déjà raconté, a fait un voyage à Rome. Quel motif pouvait conduire le Pape slave au palais du Pape latin? Nous l'ignorons. Le roi-pontife de l'Orient songeait peut-être à montrer à ceux de ses peuples qui n'ont pas encore plié sous sa foi, que le Vainqueur était son allié, et qu'ils tournaient en vain leurs regards vers l'évêque romain? Une pensée d'orgueil pouvait l'y entraîner aussi. C'était le schisme triomphant et victorieux qui allait visiter l'orthodoxie humiliée et vaincue.

« Dans cette situation douloureuse, la papauté s'est montrée digne de ses beaux jours; elle a paru se souvenir de la Pologne, et l'idée, suivant le langage d'un poète, a été plus fière que la gloire....

« Si les débauches de la force doivent durer encore, la justice, le droit et l'humanité auront du moins trouvé un interprète dans ce sanctuaire romain qui semblait être devenu muet au profit du despotisme. C'est là une espèce de victoire pour les vaincus, et la conscience moderne peut être satisfaite.»

Il y a loin de ce langage à celui du *Constitutionnel*; mais ici une conviction parle, et le *Constitutionnel* ne nous a fait entendre que les pauvres accents de l'intrigue politique. Qui sait si dans les plans de l'homme d'Etat qui inspire ce journal, ne germe pas une idée qu'aucun esprit sérieux et chrétien ne voudrait aujourd'hui garder? M. Thiers jouit de peu d'estime en Angleterre: il ne veut pas irriter la Russie, et quand l'empereur Nicolas, par ses cruautés, a mis entre lui et l'Europe civilisée et libérale un fleuve de sang par-dessus lequel aucun souverain n'oserait lui donner la main, M. Thiers, l'adorateur de la force, quelle qu'elle soit, est bien capable de rêver qu'il trouverait dans ce prince un allié propre à le venger des sarcasmes de lord Palmerston et des dédains du reste du monde. De telles visées sont dignes de tout son passé et de tout son avenir.

Univers.

## COMPTE-RENDU DES MÉLANGES RELIGIEUX.

*Au Clergé et à nos Souscripteurs.*

Nous pouvons maintenant donner une solution à la question, à nos yeux si importante, de l'existence des *Mélanges*, et nous réjouir grandement, avec les amis de la Religion, de la possibilité de continuer, en ce pays, une publication religieuse. L'appel que nous adressâmes surtout au clergé, le 28 de novembre, n'est point resté sans écho; des assemblées spontanées ont eu lieu sur divers points de ce diocèse, et des souscriptions suffisantes, si elles deviennent générales, se sont ouvertes incessamment. Nul doute que ceux qui géreront désormais les affaires financières de ce Bureau, n'aient plus de facilité que nous à faire face à toutes les dépenses de cette agence, et qu'ils ne puissent même améliorer, avec le temps, la partie matérielle aussi bien que la partie éditoriale de cette gazette; nous les en félicitons à l'avance.

Nous avons dit: *Ceux qui géreront désormais les Mélanges*; car de ce jour nous nous dessaisissons de l'administration totale que nous en confia le Clergé, lors de la retraite pastorale de 1840, alors qu'il chargea MM. Power, Prince, Manseau, Hudon et St. Germain d'être les directeurs d'une publication religieuse à Montréal. Nous avons en mains les résolutions de cette assemblée; lesquelles résolutions, à notre connaissance, ne furent jamais rappelées, ni restreintes. Il est vrai que quelques-uns des directeurs nommés ne purent s'occuper activement de cette besogne; mais la charge n'en était pas moins naturellement dévolue à ceux qui en acceptèrent la tâche, et qui y donnèrent leur soin, jusqu'à aujourd'hui. Nous devons ajouter que, pour former un *quorum* régulier, nous nous adjoignîmes, en 1843, M. J. J. Vinet, qui fut annoncé au public, même comme propriétaire, vu qu'il fournissait des argents dans la nécessité. Il est donc juste maintenant que nous rendions compte de notre administration, à ceux qui nous la confièrent.

D'abord, constatons la partie matérielle de notre ouvrage. Quand on nous chargea de cette publication dispendieuse, on ne nous mit en mains ni or, ni argent: il était convenu que l'œuvre se paierait d'elle-même. Nous eûmes foi en cette mission et nous nous mîmes en chemin avec le bon vouloir de la Providence. Or Dieu voulut que ce fut bien.

Dès la première année, des souscriptions plus que suffisantes furent enregistrées; et l'espérance du paiement faisant vivre, nous achetâmes force caractères, (types d'imprimerie, s'entend) et toutes les fournitures nécessaires à ces sortes d'ateliers. Un Honorable ami nous vint aussi en aide et nous prêta, pour un temps illimité, la presse qui nous sert encore. D'année en année, nous cheminâmes de même; tellement qu'au dernier nouvel an, nous jouissions encore de notre bon crédit qui, heureusement, vient de se faire honneur, en payant toutes ses dettes étrangères. De sorte que, à l'heure qu'il est, nous ne restons plus endettés; qu'envers nous-mêmes; ce qui n'est pas un très-grand mal en soi.

Mais, pour satisfaire à la mode dans une reddition de comptes, nous citerons ici des chiffres. Nous disons donc qu'au quantième de notre Adresse au public,

nous étions endettés de la somme de £207 et quelques shellings, et même de £250, si nous eussions relevé nos comptes au de là des deux dernières années de notre gestion. Or, pour rencontrer notre endossement de £207, nous calculions sur un Avoir de £202, tant par arrérages que pour comptes courants : ce qui nous a fait nous plaindre de nos débiteurs, sans décourager nos créanciers. Hé bien, maintenant nous venons d'acquitter £102. Il reste donc une balance de £105, que nous ne demandons pas ; parce que les bienfaiteurs de l'œuvre nous le défendent.

D'une autre part, nous laissons à nos successeurs, par arrérages dâs aux			
<i>Mélanges</i> , un Avoir de	£100	0	0
Plus, un fonds d'imprimerie assez complet, estimé	61	3	0
Enfin, une somme comptant	25	0	0

Le tout pouvant réaliser . . . . . £186 3 0

Dont et du tout nous faisons cession à MM. J. M. Bellenger et A. T. Lagarde, Prêtres, qui seront à l'avenir Co-Propriétaires et Editeurs responsables d'un journal religieux dans ce diocèse.

Il est bon d'observer en passant, qu'une gazette quelconque, en ce pays, ne saurait se soutenir avec moins de £500 d'argent sonnante, et que la recette effective des *Mélanges Religieux*, par elle seule, ne s'est jamais montée au chiffre, tout réduit qu'il soit, de £300. Ceci explique, pourquoi il nous a fallu quelquefois recourir à d'autres expédients, pour satisfaire à notre agence. Les amis du journal doivent donc bien comprendre que ce ne pourra être que par des sacrifices généreux et constants, qu'ils réussiront à maintenir leur bienveillante entreprise.

Venons-en maintenant à la partie intellectuelle de notre ouvrage : niais, sur ce chapitre, nous serons courts ; car vouloir justifier notre travail auprès de tous, s'il est condamné, serait peine assez superflue ; vu qu'en semblable matière on doit être déjà bien fier de son succès, quand on peut réunir à soi l'assentiment du plus grand nombre. La justification des *Mélanges Religieux*, pour les cinq années de leur publication, se trouve donc toute entière sous le contrôle des lecteurs ; et nous l'y laissons bien volontiers pour ce qu'elle est ou pour ce qu'elle vaut. Notre but n'ayant point été d'obtenir des faveurs, non plus que des louanges, mais de faire connaître la vérité et aimer la vertu, nous nous en reposons pour ce point sur le témoignage de notre conscience. Seulement, nous avouons notre insuffisance pour la haute et sublime mission qui nous fut imposée ; tout en remerciant nos Supérieurs et nos confrères de nous avoir même jugés dignes d'y contribuer, pendant une période quelconque.

Il ne nous reste plus qu'à nous féliciter de pouvoir remettre notre dépôt entre des mains et habiles et bien sûres ; aussi, c'est sans crainte que nous cedons, et avec plaisir que nous confions la propriété et la rédaction des *Mélanges Religieux* aux deux Messieurs sus-mentionnés, déjà si favorablement connus par leurs talents, leur savoir et leur intégrité. Nous en sommes certains, ils n'ont à cœur que la gloire et la défense de la Religion, si étroitement liée au bonheur et à la prospérité de notre patrie. Plus heureux sans doute et plus habiles que nous, ils pourront servir l'une et l'autre avec un plein succès. Notre bonheur, à nous, sera d'applaudir à leur triomphe, qui sera toujours celui de la bonne cause.

Nous adressons le présent numéro à tous nos confrères, non-seulement parce qu'ils ont tous droit à ce compte-rendu ; mais encore, parce que nous avons cru devoir les inviter à favoriser de toute leur influence, et à aider de tous leurs efforts, un journal commencé à leur suggestion, soutenu par la générosité d'un grand nombre d'entr'eux et continué, désormais, sous leur surveillance immédiate.

LES GÉRANTS des *Mélanges Religieux*.

*Réflexions sur le nouveau ministère Peel.*

—Nous avons promis de revenir sur le sujet qui occupe si vivement le gouvernement britannique, c'est-à-dire, le revirement opéré tout dernièrement dans le ministère : nous allons emprunter les réflexions du même journal que nous avons déjà cité. Il est certain que sir Robert Peel qui inclinait pour le rappel de la loi des céréales, prévoyait la grande opposition qu'il allait éprouver de la part des torys. Il avait réussi d'abord à faire entrer le duc de Wellington dans son sentiment ; mais celui-ci revint bientôt à reprendre les mesures qu'il n'avait abandonnées que pour les faire valoir avec plus de force qu'auparavant. "Ce fut dans cette circonstance que sir Robert Peel, quoique puissant, malgré le dissentiment de lord Wellington, a offert sa

démission et celle de tous ses collègues, à la reine Victoria, qui a dû accepter et mettre les mêmes portefeuilles à la disposition de lord John Russell et de ses amis, pour le moins surpris d'une fortune pareille. L'empressement de ces derniers à recueillir la succession des Tories a été au premier instant fort vif. Aujourd'hui, on représente cette ardeur comme étant très-réfléchie, sinon entièrement tombée. Quel en serait le motif ? Quiconque aura un peu médité sur la retraite du ministère Peel, comprendra que la question ici n'était pas simplement politique. Les Whigs, au moment de mettre la main au pouvoir, auraient-ils découvert la profondeur du gouffre ? Il s'agit en effet de la grande question que l'histoire nous a présentée jusqu'ici comme insoluble de cette source des plus terribles révolutions chez tous les peuples : nous voulons dire la question des subsistances ! Voilà ce que les hommes d'Etat d'Angleterre ont à résoudre ; derrière cette montagne ou dans ses flancs vous trouverez l'Irlande, les travailleurs, les corn-laws et toutes les autres difficultés calamiteuses qui agitent la Grande-Bretagne. Ce n'est pas pour des motifs moindres que sir Robert Peel a reculé, et que lord John Russell hésite en face du pouvoir fait pour de telles mains.

Les subsistances en effet ont usé la puissance romaine, qui mit en vain à contribution les greniers de l'Egypte et ceux de la Sicile, pour nourrir seulement la population de sa capitale éternelle ; elles ont peut-être poussé nos pères à se jeter, au nom du Christ, sur l'Asie mahométane et à donner au monde et à la foi les triomphes des croisades. Les subsistances n'ont pu être résolues par la féodalité, et seuls, les monastères du moyen âge, par leurs incalculables ressources, imposèrent une barrière à la disette croissante, et apaisèrent les famines qui tendaient à dévorer les populations. Les subsistances ont usé les grands et salutaires génies, les sages prévoyances de Colbert et de Sully ; et pour ne parler que des derniers malheurs causés par elles, après les flots d'écrits de nos économistes du XVIIIe siècle, après tous les beaux rêves de Turgot et du marquis de Mirabeau, la question des subsistances nous amène, non pas seule, sans doute, la grande et la plus terrible phase de la révolution française ! Nous n'oserions prédire à la situation actuelle de l'Angleterre, une pareille et si effroyable explosion ; mais aux yeux des esprits graves et attentifs, sa crise ministérielle n'est pas assurément un simple changement de portefeuille."

#### NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Dans le consistoire secret qui a été tenu le 24 novembre, le Pape a prononcé l'allocution suivante qui est certainement la plus auguste oraison funèbre qui puisse consacrer la mémoire de l'immortel archevêque de Cologne.

Vénérables Frères,

Déjà une première fois les devoirs de notre charge nous avaient porté à vous entretenir de notre Vénérable Frère Clément-Auguste, archevêque de Cologne. Nous avons à cœur aujourd'hui de vous parler de nouveau de ce prélat, dont la mort, arrivée le 19 du mois d'octobre dernier, a frappé notre âme d'une profonde tristesse. Loin de nous donc à cette heure l'indigne pensée de taire sa louange, alors que les derniers instans d'une si belle carrière sont tellement conformes aux nobles actes de ses jours précédents, que c'est à bon droit que toute l'Eglise catholique doit s'émouvoir de joie à l'occasion de ce magnifique exemple laissé par l'archevêque de Cologne, non seulement pour l'édification des fidèles, mais aussi pour le salut de ceux qui sont étrangers à notre foi. En vous adressant la parole aujourd'hui, Vénérables Frères, non seulement nous voulons répéter et confirmer de nouveau les éloges que nous avons accordés jadis à l'illustre archevêque ; mais nous voudrions encore, comme par un redoublement de solennelles louanges, exalter son invincible vertu. Car, dans cette âme éminente, se trouvaient réunis à la fois et l'étude et le goût de la sainte doctrine, la pratique solide d'une piété sincère, un dévouement extrême aux intérêts de la religion, une constance inébranlable, et enfin le mépris souverain des choses périssables. Ajoutez qu'il sut pratiquer à un rare degré l'humilité, cet indispensable fondement de toutes les vertus. Nous en avons eu personnellement une preuve éclatante en cette circonstance-ci : sachant que nous avions le désir de l'associer à votre auguste et sacré Collège, il repoussa de tous ses efforts cet insigne honneur.

Cependant, si la divine Providence avait daigné permettre que le Pontife eût prolongé son séjour dans notre ville de Rome, où il n'a fait que passer, comme vous le savez très-bien, nous avions résolu de vaincre l'opposition et les refus de sa modestie, en l'obligeant à l'acceptation des honneurs du cardinalat. Car nous avions la conviction profonde qu'une vertu si éminente devait être placée au rang le plus élevé de l'Eglise ; c'était aussi travailler au bien très-étendu de l'Eglise universelle, que de l'associer ainsi au partage de notre sollicitude et au concours de vos travaux.

Mais, hélas ! celui que nos vœux personnels voulaient élever comme un des plus beaux ornemens de notre siège apostolique, Dieu l'a déjà reçu dans

la patrie céleste, nous en avons l'entière confiance, par les mérites du Fils de Dieu, le prince éternel des pasteurs. Certainement les vertus si rares que nous avons distinguées avec tant d'admiration dans l'archevêque de Cologne, pendant sa vie, nous imposent cette confiance. Si, en effet, d'après l'avertissement du grand apôtre, nous ne devons pas nous désoler sur le sort de ceux de nos Frères qui vont dormir dans le tombeau, comme les infidèles qui n'ont rien d'heureux à espérer, quelles ne doivent pas être nos espérances pour l'homme courageux qui fut donné en spectacle aux anges et aux hommes par l'éclat de son héroïque vertu, avant de quitter la terre ! Personne n'ignore cette force d'âme invincible, avec laquelle, même au milieu des épreuves les plus cruelles, il s'est efforcé de maintenir la pureté de la foi catholique et de la discipline ecclésiastique. Puisque donc il avait soutenu le bon combat, ne devait-il pas recevoir du plus juste des juges, Jésus-Christ, cette couronne de justice qui a été placée si haut et en attente pour tous ceux qui auront lutté avec énergie et pour la cause légitime ?

Mais comme les jugemens de Dieu sont des abîmes impénétrables, bien que nous ayons la juste et très-forte confiance que l'illustre archevêque défunt, au sortir des ténèbres de cette vie de misère, a été reçu déjà dans le séjour bienheureux de la lumière suprême, et que cette consolation de notre âme vous est commune avec nous ; cependant s'il reste encore par l'extrême fragilité de notre nature, quelque chose à expier dans l'âme de notre frère, nous supplions très-humblement le Seigneur, père de toutes miséricordes, nous vous pressons aussi, à notre exemple, d'adresser à Dieu la même prière, de purifier et d'effacer dans le sang précieux de l'Agneau sans tache, Rédempteur de tout le genre humain, les moindres souillures de cette âme si chère. Par cet effet de douce miséricorde, l'âme d'un si grand archevêque recevant au plus vite la couronne indestructible de la gloire sans terme, après avoir été sur la terre aussi noble qu'illustre, se trouvera dans les cieux à côté de tous ceux qui ont enseigné à leurs frères la science et la pratique de la sainteté, et comme un astre éclatant, elle brillera encore dans la clarté éternelle.

## FRANCE.

— Nos lecteurs n'ont pas oublié que les religieuses hospitalières de Saint-Joseph, après leur expulsion de l'hospice, avaient été l'objet de la part du *Mémorial*, journal de la mairie et de la préfecture d'Avignon, d'imputations calomnieuses dirigées contre elles avec autant de cynisme que de persévérance. Il est inutile de reproduire ici les dégoûtants détails de ces calomnies, qui ont rempli pendant plusieurs mois les colonnes de la feuille de l'autorité. Cet acharnement à poursuivre, même après leur proscription sans exemple, les victimes d'une mesure sans nom, mit les dames de Saint-Joseph dans la nécessité de éter le journal susmentionné devant les tribunaux. Les tribunaux ont enfin prononcé, et le *Mémorial de Vaucluse* a été condamné aux frais, à 300 fr. de dommages intérêts et à l'insertion du jugement dans les deux journaux de la localité.

Les journaux qui, parai nous et ailleurs, se firent les échos de ces odieuses fables, ouvriront-ils aussi leurs colonnes à la réparation ? En honneur, en conscience ils y sont tenus. Nous ne voulons pas préjuger leur conduite, et nous aimerions à voir que l'on pût encore s'entendre sur un terrain neutre, sur les questions d'humanité et de charité.

— Un poète a publié, sans doute dans de bonnes intentions, une *Hymne à la Vierge, à l'usage des catéchismes et congrégations religieuses* ; cependant, entre autres choses répréhensibles, l'auteur y dit : O VIERGE QUE J'ADORE : ce qui serait probablement relevé par le *Semeur* et par les protestans, qui nous reprochent déjà très-injustement un culte idolâtrique envers la Mère de Dieu. Un autre tort de l'auteur de cette *Hymne à Marie*, c'est de l'avoir dédiée à Mgr. l'archevêque de Lyon, et de publier cette pièce sous ses auspices et à l'insu de l'illustre prélat.

— Depuis deux jours, selon les prescriptions de la circulaire de Mgr. l'Archevêque, on a commencé dans les principales églises de Paris une octave de prières pour demander à Dieu " l'entier retour de la nation anglaise à la foi catholique." Cette octave s'est ouverte le jour même de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Mgr. l'Evêque nommé de Luçon a prononcé à ce sujet, à Notre-Dame-des-Victoires, un discours fort touchant.

## SUISSE.

— On lit dans l'*Union Suisse* :

" Un douloureux événement, une perte cruelle pour tous les cœurs chrétiens a répandu le deuil sur la ville de Fribourg, et va plonger notre diocèse dans la plus profonde affliction. Mgr. Tobie Venni, évêque et comte de Lausanne, évêque de Genève, prince S. E. R., commandeur des ordres des SS. Maurice et Lazare, etc., etc., a succombé à une longue maladie le 5 décembre, à deux heures après-midi. Né le 27 décembre 1771 et sacré le 5 septembre 1815, Monseigneur est mort dans la 71<sup>e</sup> année de son âge et la 50<sup>e</sup> de son épiscopat ; l'Eglise perd en lui un défenseur qui brillait du double éclat de la doctrine et de la vertu, la Suisse catholique un conducteur aussi ferme que prudent, le diocèse de Lausanne un pasteur qui lui a donné toutes ses années, toute son existence, tout lui-même. Que le Seigneur lui rende au centuple le bien qu'il nous a fait ! c'est le vœu de ses enfans reconnaissans, de tous les cœurs."

*Lusarne, le 27 novembre.*— Le conseil d'Etat vient d'adresser une circulaire où il engage les ministres démissionnaires à rentrer dans l'Eglise nationale, en leur accordant deux jours pour répondre à ce dernier appel qui leur fait. Après ce délai ils seront rayés des registres des pasteurs. Néanmoins

plus des deux tiers sont décidés à persister dans leur première résolution. Beaucoup d'entr'eux s'apprentent déjà à quitter le pays, bien qu'ils soient pères de famille et ne possèdent aucune fortune."

La *Revue de Genève* annonce qu'à peu près quarante pasteurs ont retiré leur démission. Un nombre égal demande à capituler ; ils rentreraient dans l'Eglise, mais ils voudraient une convocation immédiate des classes et une révision de la loi ecclésiastique.

## ESPAGNE.

— Par un décret, en date du 16 juillet 1844, la reine d'Espagne avait autorisé les archevêques, évêques et gouverneurs ecclésiastiques, à délivrer des lettres d'ordination, des licences de confesser et de prêcher aux sujets espagnols qui avaient reçu les ordres en pays étranger ; un autre décret, daté du 10 novembre 1845, vient annuler ces dispositions ; les déclarant inapplicables aux ecclésiastiques ordonnés hors de l'Espagne depuis la publication du premier décret. En conséquence, les prélats des différens diocèses devront retirer les lettres et licences à ceux qui les euraient obtenues. Cette mesure est destinée à frapper spécialement les jeunes gens qui ont reçu les ordres dernièrement à Rome et en France.

## WESTPHALIE.

— Le conflit qui s'est récemment élevé entre le gouvernement prussien et le vénérable évêque de Munster, est bien loin encore d'atteindre son terme. Les écoles des deux sexes, qu'en exécution d'un rescrit du roi, l'évêque étoit appelé à pourvoir de maîtres et de maîtresses, ont été fermées, et les élus de l'évêque expulsés par la force publique. Mais lorsque l'autorité temporelle a voulu les remplacer par d'autres maîtres et maîtresses catholiques, elle n'a pu trouver, dans toute la province, un seul individu qui voulût accepter l'héritage des victimes de la brutalité gouvernementale. Ce fait peint d'un seul trait le caractère de la population catholique de la province.

## SILÉSIE.

— L'excommunication fulminée contre les prêtres apostats, Theiner et Nitchke, vient d'être étendue, par des publications en chaire, à tous les membres de l'Eglise catholique-allemande. Theiner et Jean Ronge, qui vient de reparaître à Breslau, sont cités à comparaître pardevant le tribunal criminel, pour répondre de plusieurs passages souverainement injurieux à l'Eglise catholique, extraits de leurs ouvrages. Ce n'est pas la seule tribulation de ce pauvre chef de la nouvelle secte. Un des plus cuisans chagrins qu'il ait éprouvé jusqu'à ce jour, lui vient d'un article de la *Gazette Universelle d'Allemagne*, l'un des organes les plus violens et les plus accrédités du protestantisme allemand, et qui, jusqu'ici, ne cessait de porter aux nues la grandeur de son œuvre. Dans cet article, on traite avec le plus profond dédain les discours qu'il venait de prononcer à Dresde et à Leipsick, où cette feuille s'imprime. Tant que le schisme rongien était réputé dangereux à l'Eglise, toutes les trompettes protestantes retentissaient en son honneur ; maintenant que l'on a reconnu la médiocrité du sujet et l'insuffisance de ses efforts, on rougit de ces éloges, et on les remplace par de bruyans sifflets. Le rôle du secrétaire peut être regardé comme terminé en Allemagne.

## JÉRUSALEM.

— On écrit d'Alexandrie, le 30 novembre :

" Nous avons appris la mort de M. Alexander, l'évêque protestant que l'Angleterre avait établi à Jérusalem. Cet événement a eu lieu à vingt-quatre heures de marche du Caire, où M. Alexander se rendait par terre, dans l'intention de s'embarquer ensuite dans notre port sur le bateau à vapeur anglais. Ce prélat a succombé à une attaque d'apoplexie. Son corps a été porté au Caire.

" On construit en ce moment dans notre ville un temple protestant. Le projet existait depuis longtemps, mais le manque de fonds avait empêché jusqu'à ce jour de l'exécuter.

" L'école établie par les religieuses que les Lazaristes ont amenées ici, est fréquentée par toutes les jeunes filles européennes. Les Sœurs qui desservent l'hôpital des Francs donnent leurs soins à domicile aux pauvres malades, arabes et turcs. On ne saurait croire avec quel respect la population indigène les accueille, en quelque lieu qu'elles se présentent. Cela contrarie un peu les ennemis de la religion catholique, qui s'attendaient à les voir souvent insultées.

" Le malheureux évêque Alexander, dont notre correspondant nous apprend la mort, se rendait sans doute en Angleterre pour solliciter des secours pécuniaires destinés à une œuvre de propagande hérétique. Un architecte anglais, M. Stockton, envoyé par le comité de la Société protestante de Londres, était arrivé depuis peu à Jérusalem et s'occupait, de concert avec l'évêque, à dresser les plans d'une nouvelle église protestante. Les habitans voyaient avec plus la grande indifférence tous ces préparatifs dont ils ne comprenaient ni le but ni la portée, tant est peu considérable le nombre des protestans établis à Jérusalem. Mais M. Alexander ne se décourageait pas ; il espérait faire des prosélytes parmi les indigènes en usant des moyens qu'emploient les missionnaires anglais dans l'Océanie, sans songer à la différence qui existe entre les races musulmanes et les sauvages de cette partie du monde."

## SYRIE.

— Une lettre publiée par un journal de Marseille, et qui lui est communiquée par une maison respectable, contient des détails atroces sur les persécutions des chrétiens de Syrie. Nous reproduisons l'extrait suivant :

" C'est surtout le clergé qui se trouve en butte aux vexations et aux barbaries des Turcs. On a vu des prêtres liés trois par trois comme une balle

de marchandises ; et voici : la tête du premier était engagée entre les jambes de l'autre, et la troisième victime placée sur les deux autres, tout trois fortement liés avec des cordes mouillées, après les avoir nouées, afin de rendre leurs souffrances plus vives. Dans cette posture horrible, ces pauvres et malheureux prêtres étaient assommés de coups de bâton et de crosse de fusils. Ailleurs, à Gazir, les prêtres ont été attachés par les pieds avec des cordes fixées au milieu d'un arbre élevé ; les soldats turcs qui tenaient la corde hissaient la victime, dont la tête était tournée contre terre à une certaine hauteur, et la lâchaient ensuite entièrement ; ces atrocités incroyables se répétaient jusqu'à ce que ces pauvres prêtres eussent la face et les membres ensanglantés par l'effet de cette chute meurtrière.

« A Nahr-el-Calle, près de Beyrouth, les Druses et les Turcs qui s'y étaient postés se sont saisis de plusieurs prêtres maronites et grecs-catholiques qui retournaient de Beyrouth au Mont-Liban. Là, les ministres du Christ, les victimes de la France ont été jetés dans le fleuve ; ceux qui savaient nager tâchaient de gagner la rive ; mais les Turcs, en bourreaux impitoyables, les repoussaient à coups de pierre et de bâton ; ou bien, s'ils les laissaient aborder, ce n'était que pour augmenter leurs supplices et leurs souffrances en tombant sur eux comme des tigres, et leur répétant d'une voix ténace : « Vous, les amis des Français ; eh bien ! « vous êtes des chiens comme eux, et vous méritez la mort. » Effectivement, entre les prêtres suppliciés, noyés et pendus par les pieds, quatre ont déjà succombé, et les autres portent chacun des marques sanglantes de la cruauté des Druses et des Turcs. Les uns ont un bras coupé à coups de yatagan, un œil enfoncé ; les autres ont des membres disloqués, les épaules meurtries et saignantes ; ceux-ci ont le cou tordu ; ceux-là la tête à moitié fendue. »

## LIBAN.

— Nous avons donné, dans un précédent numéro, la triste nouvelle de l'accident arrivé dernièrement au Grand-Saint-Bernard, et qui a coûté la vie à un religieux et à trois domestiques de l'hospice. Ces derniers étaient des Valaisans, et le religieux qui a péri avec eux est M. le chanoine Cart, notre compatriote, qui était de Sallanches, en Faucigny. C'est par une énorme avalanche partie du Mont-Mort, à l'est de l'hospice, qu'ils ont été tous quatre ensevelis.

Ce déplorable événement a non seulement jeté la consternation dans la maison du Grand-Saint-Bernard, mais il a causé dans tout le pays une douloureuse sensation ; il en sera de même sans doute à l'étranger, lorsqu'on y apprendra la mort du digne religieux spécialement chargé, depuis plusieurs années, de recevoir les nombreux voyageurs, qui ont toujours eu à se louer des soins empressés avec lesquels il exerçait la plus attentive hospitalité envers le riche comme envers le pauvre, car ils étaient l'un et l'autre l'objet d'égaux prévenances ; et c'est ce que partout on entendait proclamer à la louange des religieux de Saint-Bernard et de celui qu'ils avaient préposé à la réception des voyageurs qui visitent le célèbre hospice.

Cette année, presque tous les domestiques de la maison étaient nouveaux. Il s'agissait de tracer et jalonner la route le long de la Combe, du côté du Valais ; M. le chanoine Cart, qui était courageux, robuste, et l'un des plus intrépides pour braver les orages et secourir les voyageurs, était allé diriger l'opération : on savait dès la veille qu'il devait arriver des voyageurs ce jour-là ; il est donc mort avec ses trois compagnons dans le saint exercice de l'hospitalité et de la charité fraternelle.

## NOUVELLES POLITIQUES

## FRANCE.

*Perte du bateau à vapeur le Papin*—Le gouvernement a reçu aujourd'hui la pénible nouvelle de la perte du bateau à vapeur le *Papin* et de la moitié du personnel embarqué sur ce navire. Voici les détails parvenus sur ce douloureux événement.

Parti de Cadix le 5 décembre, à deux heures après-midi, la corvette à vapeur le *Papin*, destinée pour le Sénégal, avait fait route jusqu'au moment de son échouage au S.-O. demi-O.

La mer était belle pendant les journées des 5 et 6, et ce n'est que dans la nuit suivante que le vent, passant à l'ouest, fut d'une force et d'une violence extrêmes. Le samedi 6, à onze heures du soir, le navire fit côte à neuf milles au nord de Mazagan, sur une côte de sable, à deux ou trois encablures au plus de terre.

Le commandement de machine en arrière ne put être exécuté, les aubes étant déjà ensablées ; cependant le navire résista pendant trois heures aux violentes secousses que lui imprimait une mer excessivement grosse.

A quatre heures du matin, le 7, le navire était plein d'eau, son pont balayé par la mer.

A cinq heures, la cheminée tombait et écrasait plusieurs personnes dans sa chute.

A cinq heures et demie, M. Marey-Monge, consul de France à Mogador, qui se trouvait à l'extrême arrière du navire, fut lancé par une lame dans la cale et y périt. M. Dieul, lieutenant du vaisseau second, éprouvait quelques instants après le même sort.

Plusieurs personnes s'élançèrent alors à la mer pour saisir les débris des embarcations dont le navire était entouré, ou tenter de se sauver à la nage. La plupart périrent. Ce ne fut qu'après des efforts désespérés que quelques-unes parvinrent à Azimour, village situé à trois milles au nord du lieu où le *Papin* avait fait côte. Celles-ci trouvèrent, sur la plage, des Marocains

qui vinrent avec empressement à leur aide. L'un d'eux donna son burnous à M. Du Bourdieu, commissaire ordonnateur à Gorée, passager sur le *Papin* ; et des chameaux chargés de broussailles étant arrivés là, les Arabes allumèrent, avec des marques de vive sympathie, un grand feu pour réchauffer les naufragés.

A onze heures du matin, les personnes qui avaient réussi à se sauver à terre n'étaient qu'au nombre de trente. Le grand mâit du navire, qui jusque là avait résisté, bien que le *Papin* fût coupé en deux, à l'arrière des tambours, s'abattit en écrasant dans sa chute une trentaine de personnes.

Inspirés par un généreux dévouement, les sieurs Douesnard, second maître canonier ; Maribeau, second maître de manœuvre ; Deslorges et Natalini, matelots, et Royol, voltigeur au 3e régiment de marine, tous déjà parvenus à terre, armèrent, avec l'autorisation de M. Du Bourdieu, la baléinière jetée à la côte, pour tenter de sauver les personnes encore vivantes sur le navire. Ils franchirent avec cette embarcation les deux premiers brisants ; mais, au troisième, ils furent chavirés et jetés à la côte, où ils revinrent heureusement.

Cependant M. Redman, agent consulaire d'Angleterre à Mazagan et le nôtre, parti le matin même pour Rabat, avait appris qu'un navire français s'était jeté à la côte. Il rebroussa aussitôt chemin, et arriva sur le lieu du sinistre.

Après avoir pourvu avec la plus active sollicitude aux premiers besoins des naufragés réunis à terre, M. Redman usa de son influence pour engager les Arabes à se rendre à bord et à amener les malheureux qui s'y trouvaient. Les Arabes ont montré dans cette déplorable circonstance, autant de courage que d'humanité. En moins de deux heures ils ont ramené 44 personnes à terre, les portant sur leurs épaules et nageant par une tempête encore affreuse.

Après s'être assurés par trois envoyés différents qu'il n'y avait plus une personne vivante à bord du *Papin*, et après avoir fait donner la sépulture à huit corps arrivés à terre, M. Redman conduisit tous les naufragés à Mazagan, où les soins les plus empressés, les plus attentifs leur furent prodigués, tant par lui que par ses trois frères.

Les lettres reçues aujourd'hui de Mazagan ne tarissent pas sur les éloges que mérite l'admirable conduite de M. Redman. Quarante-quatre personnes restées sur le navire lui doivent certainement la vie, et celles même qui étaient parvenues à terre lui ont dû également leur salut, dans l'état de souffrance et de dénûment où il les a trouvées.

Lorsque la nouvelle de l'échouage du *Papin* est parvenue à Gibraltar, sir Frédéric Nicholson, commandant des forces navales britanniques, s'est empressé d'écrire à notre consul pour lui offrir d'envoyer sur les lieux le navire à vapeur anglais le *Flamer*, porter les secours nécessaires. Le *Flamer* est en effet parti aussitôt pour Mazagan. Le vaisseau du roi l'*Espadron* a dû également partir le 20 de Cadix, pour s'y rendre.

M. Redman a établi une garde de trente hommes pour veiller, autant que possible, au sauvetage d'une partie du matériel.

M. Marey-Monge, consul à Mogador ; M. Fleuriot de Langle, commandant du navire ; tout l'état-major du bâtiment, à l'exception de M. de Saint-Pierre, volontaire, ont péri avec à peu près la moitié de l'équipage ; en tout, 75 morts.

76 personnes ont été sauvées.

## RUSSIE.

— On écrit d'Odessa, le 2 novembre :

« Le nouvel avantage remporté par Schamyl dans le Caucase se confirme ; il a enlevé un convoi russe destiné à ravitailler une petite forteresse située sur la ligne leghienne, où les soldats russes ont été tués en pièces. Le général en chef russe a publié deux rapports pleins de phrases brillantes sur les expéditions des généraux Schwartz et Arnsinski ; mais ces rapports ne trompent personne, car on sait fort bien que ces deux expéditions ont échoué. Le général Schwartz avait ordre d'avancer du nord de la Cachétie dans le pays de Dids ; il y a pénétré, à la vérité, mais il a fallu qu'il se retirât avec perte ; il n'a pu que brûler quelques misérables villages. Arnsinski était chargé de s'emparer, sur le territoire des Lesghis, du village important de Teletti ; il rencontra une vigoureuse résistance de la part des montagnards ; il fut obligé de renoncer à son projet, et se retira avec une perte considérable.

« Dans les camps russes, tout se prépare pour la campagne d'automne. Les victoires de Schamyl, qu'il fait connaître au monde par des proclamations nombreuses, ont produit une grande fermentation parmi la population musulmane et ont animé ses idées belliqueuses. Les Musulmans mêmes sont tellement fanatisés, que les Russes craignent qu'ils ne fassent cause commune avec les peuplades des montagnes et n'envahissent la province russe d'Akhaltzick ; les troupes russes sont découragées ; elles ont non seulement à affronter la mort, mais elles sont encore exposées à toutes sortes de privations. »

## PERSE.

— Une correspondance particulière annonce la mort du shah. Ce prince était le fils aîné du fameux Abbas-Mirza, décédé en 1833, n'étant qu'héritier du trône. Il fut déclaré shah à la mort de Feth-Ali, son grand-père, qui eut lieu en 1834. Monhamed-Mirza passait pour un prince médiocre ; son règne n'a été signalé par aucun événement remarquable, et sa mort va peut-être plonger la Perse dans des troubles sérieux. Abbas-Mirza a laissé trente-cinq fils, dont chacun croit avoir des droits à la couronne de Perse. Lors de l'avènement du dernier shah, un grand nombre de prétendants ont disputé au fils aîné d'Abbas-Mirza les droits à la succession, qui lui avaient

été conférés par son grand-père et sanctionnés par l'Angleterre et la Russie. Le prince Khosrew-Mirza, un des frères du shah, le même qui a été envoyé à St. Pétersbourg pour présenter les excuses du shah à l'empereur de Russie à la suite du massacre de l'ambassade russe, a été l'un des plus ardens compétiteurs de Mouhamet-Mirza ; mais, vaincu et fait prisonnier, il a eu les yeux crevés, et a été condamné à une détention perpétuelle. Il paraît que cette fois-ci la guerre civile a de nouveau éclaté en Perse. Le prince Dolgorouky, nouvellement nommé ambassadeur de Russie à la cour de Téhéran, arrivé à la frontière de Perse, a reçu du comte de Médem, qu'il devait remplacer, une dépêche par laquelle celui-ci le prévenait de ne pas franchir la frontière, parce que de nombreux prétendants avaient levé l'étendard de la révolte, que tout le pays était en conflagration, et que son caractère d'ambassadeur pourrait être méconnu, et qu'enfin il courrait les plus grands dangers, s'il allait traverser la Perse dans l'état où elle se trouvait. On s'occupe à Téhéran d'organiser une régence ; le comte de Médem avait provoqué cette mesure de concert avec le ministre indo-britannique.

## NOUVELLE-ZÉLANDE.

— Les difficultés que rencontre l'Angleterre dans la Nouvelle-Zélande sont très-sérieuses ; le chef Heki est un homme remarquable ; il ne conteste point aux Anglais le droit de cultiver les terres qu'ils ont loyalement acquises ; il leur conteste la souveraineté de l'île, qu'ils n'ont obtenue, dit-il, que par des moyens frauduleux ; on pense que la Grande-Bretagne n'établira son autorité dans la baie des Hles qu'au moyen d'un grand développement de forces.

M. Pompallier, l'évêque catholique, tient au milieu des partis une conduite admirable. Son dévouement et sa charité ne font aucune acception de personnes ; les Anglais, les naturels, les protestants, les catholiques, sont également ses frères en Dieu, et à tous il prêche la paix en se tenant absolument en dehors de toute combinaison politique.

## DOM FULGENCE

Suite et fin.

Cette rechute faillit être mortelle, et il fallut beaucoup de temps pour réparer le mal qu'elle avait. Le bon Fulgence passa bien des nuits pleines d'angoisses au chevet de Félix, et, en le regardant avec tendresse et douleur, lorsqu'il craignait qu'il ne touchât à ses derniers moments, les paroles de l'apôtre se retraçaient à sa mémoire : " Comme au lever d'un soleil brûlant, l'herbe se sèche ; la fleur tombe et perd toute sa beauté, ainsi le riche se sèche et se flétrit dans ses voies." Mais un saint priaît pour Félix, et Félix échappa à la mort.

Honteux d'avoir été pris en flagrant délit, M. de Belval commença à rougir de l'ignoble gourmandise à laquelle il s'était livré jusqu'à sans scrupule. Fulgence, avec son angélique douceur, lui fit sentir combien ce vice est dégradant. " On en plaisante dans le monde, lui dit-il, on avec tout haut qu'on est gourmand ; hélas ! on s'en vante même quelquefois... et cependant ce honteux défaut affaiblit la raison, détruit toute délicatesse de sentiment, et allumant en nous les passions les plus désordonnées, il les rend indomptables quand l'âge et l'habitude les fortifient. Reconnais enfin, mon cher Félix, que les passions et la bonne chère usent plus vite le tempérament, que l'abstinence prescrite par l'Eglise. Cela est si vrai, que nous voyons, dans l'antiquité païenne, les athlètes se vouer au régime le plus frugal, ne pas boire de liqueurs fortes, et mener une vie chaste pour conserver leurs forces. Rappelle dans ta mémoire le souvenir de ces gourmands tristement célèbres, qui promettent un embonpoint dégoûtant, et dont les lèvres violettes, la figure enluminée, la langue épaisse proclament les excès auxquels ils se livrent. Ces gens-là ne sont plus que chair, et c'est en vain que vous chercherez à trouver en eux une étincelle du noble sentiment qui nous distingue de la brute. Comme elle, le gourmand va toujours mangeant, suçant, croquant, ruminant. Il faut que son palais soit toujours flatté par quelques friandises. N'attendez rien de grand de ces gens qui se sont fait l'habitude de céder en tout à la sensualité. Se vaincre pour des riens, mais avec persévérance, fait grandir la vertu, et ce courage (plus méritoire qu'on ne pense) pourrait s'appeler la *gymnastique de l'âme* ; car il fortifie nos facultés intellectuelles, comme l'exercice fortifie le corps."

Félix écoutait en silence, et sa honte le préparait au repentir.

Mais nous anticipons : revenons à Jenny, qui courut chez son mari aussitôt qu'il fut en état de la recevoir. Elle frémit en voyant le changement affreux qui s'était opéré en lui. Quelques semaines de souffrances avaient fait d'un homme de trente ans un vieillard.

Hélas ! il était vieux aussi par le cœur, pauvre Félix ; il ne se croyait pas aimé de sa femme, et lui-même ne l'aimait plus ; aussi la reçut-il froidement. Jenny n'eut point assez d'empire sur elle-même pour dissimuler la douleur que lui causait cette réception. " De quoi vous plaignez-vous, ma chère ? je suis ce que vous m'avez fait. Vous n'avez voulu ni de ma tendresse, ni de ma présence, et nous voilà étrangers l'un à l'autre.—Ah ! Félix, pouvez-vous dire

d'aussi cruelles paroles !—Les actions font plus de mal que les paroles ; les vôtres m'ont blessé, madame.—Allons ! allons, mes amis, dit Fulgence en s'approchant d'un air suppliant, souvenez-vous que vous vous êtes promis devant Dieu de vous aimer, de vous supporter mutuellement, et voilà que mutuellement vous tourmentez votre existence !—Ah ! dites que c'est Jenny qui a brisé la mienne.—Que dites-vous ? s'écria Jenny, en sanglotant ?—La vérité." Et Félix, se soulevant sur son lit, continua avec beaucoup de chaleur : " Oui, mon frère, cette femme au doux visage, aux gracieuses paroles, a préféré à l'affection d'un honnête homme, d'un cœur sensible, les triomphes de la vanité. Quand nous vîmes à Paris, elle se raila des goûts sédentaires, des habitudes modestes que ma mère m'avait fait envisager comme la source du bonheur. Les devoirs de famille lui devinrent onéreux. Mes amis n'avaient point à ses yeux l'élégance de mœurs à laquelle elle attache le plus grand prix. Il fallut se jeter dans le tourbillon, y briller par un luxe effréné, par la table la plus délicatement servie. Je me plaignis avec tendresse à Jenny de ne la plus voir, elle me répondit en riant que nous nous retrouverions quand nous serions vieux. Lorsque je me plaignais à table de ne pas savoir ce qu'on me servait, tant le cuisinier avait l'art de tout déguiser, mille plaisanteries tombaient sur moi, et on me renvoyait à l'âge d'or du bœuf à la mode. Le respect humain me ferma la bouche, je fis comme tout le monde par faiblesse, et j'appris l'art dégradant de la gastronomie ; et par faiblesse aussi, par le fatal entraînement de l'exemple, je commençai à rougir de mes habitudes rustiques, à croire que ma femme avait raison de les blâmer, et à trouver du plaisir dans les délices de la bonne chaire. Ce premier pas me fit tomber de chute en chute ; mes passions s'éveillèrent ; les lois de l'Eglise, que jusque-là j'avais observées, me devinrent gênantes, et je voulus croire qu'elles n'étaient point d'institution divine, pour les abandonner sans remords. Que vous dirai-je ? le vice, qui me révoltait, ne me révolta plus ; les affections du cœur, qui avaient été tout pour moi, s'évanouirent entièrement dans cette mer toujours en mouvement, où l'on nage dans le vide sans trouver ni repos, ni rivage. Je fis plusieurs voyages à Belval, ma femme n'eut pas l'air de s'apercevoir de mon absence.... J'en fus blessé et irrité, et, dès ce moment, il n'y eut plus rien de commun entre nous. Alors, mon frère, cessèrent pour moi tous chagrins, mais aussi tout bonheur. J'étais calme comme le malade dont les douleurs disparaissent quand le froid de la mort commence à s'emparer de lui.

— Pauvre cher frère, je te comprends, je te plains. Mais regarde : Jenny pleure ; elle se repent.—Oui, Félix, oui, je me repens ; oui, je te demande pardon, pardon à genoux." Et en effet, la pauvre femme se jeta à genoux.

" Vous jouez admirablement le mélodrame, ma chère. Il est fâcheux que ce genre soit faux et ennuyeux. Je souffre trop dans ce moment pour jouir de votre talent. Adieu."

Dom Fulgence vit que le moment n'était pas favorable, et d'un coup d'œil il fit signe à Jenny de se retirer. Rentrée chez elle, elle fondit en larmes, en s'écriant : " C'en est fait, il me déteste, il me méprise, plus de bonheur à espérer.—Si, ma chère enfant, le bonheur n'abandonne pas les gens de votre âge. Souvent la jeunesse fait mille fautes, mais elle peut les réparer. Voilà ce dont nous devons nous occuper. D'abord, il faut refaire connaissance avec votre mari, souffrir ses reproches avec douceur, n'en jamais faire, ne le point boudier, être franche, naturelle, de bonne amitié, sans toutefois l'assommer de tendresse, car la tendresse fatigue quand elle n'est pas partagée ; enfin, et j'aurais dû commencer par là, vous réconcilier avec Dieu, afin que Dieu daigne vous réconcilier avec votre mari. Suivez cette marche, allez à Belval, intéressez-vous aux plantations de Félix, à ses mérinos, aimez ce qu'il aime, et bientôt il vous aimera plus que jamais."

Après avoir redonné un peu de courage à Jenny, Dom Fulgence courut apaiser son frère. " Je quitte ta pauvre femme, mon ami ; elle ne joue pas la comédie, je te jure, et son repentir est aussi vrai que sa tendresse est sincère. Ne repousse pas cette jeune âme, qui n'est qu'égarée, mais point corrompue. N'est-ce pas, mon bon Félix, que demain tu la recevras avec douceur ?"

Il fallut dire encore bien des paroles semblables pour ramener un époux blessé dans ses affections et dans son amour-propre. Enfin Dom Fulgence l'emporta, et l'entrevue du lendemain fut du moins paisible, sinon amicale. Jenny, soutenue par de bons conseils, et puisant des forces dans la religion qu'enfin elle comprenait et pratiquait, Jenny, dis-je, dévora avec une constante patience les froideurs et les mots piquants de son mari. Celui-ci, étonné d'abord, puis touché d'une douceur à laquelle il ne s'attendait pas, finit par croire.



qu'il s'était opéré un heureux changement dans sa femme, et bientôt il lui rendit son estime. De là à un sentiment plus doux, il n'y a pas loin. Fulgence eut donc la consolation indicible, après quelques mois passés à Belval, de voir notre jeune ménage reprendre l'affection mutuelle qui avait embelli le commencement de leur mariage. Leurs sentiments s'épurant de plus en plus à l'école de la religion, ils rougirent des passions auxquelles ils avaient sacrifié l'un et l'autre, et reconnurent tous deux que cette prétendue délicatesse des mœurs à la mode cache en effet des goûts que la véritable délicatesse réprouve. Ils renvoyèrent leur cuisinier, et n'eurent plus qu'une table simple, mais honorablement servie; les superfluités du luxe et de la gourmandise devinrent le patrimoine de l'indigent, et si leur nom fut effacé des archives du monde élégant, il fut inscrit dans le cœur du pauvre.

Dom Fulgence finit ses jours avant que sa chère retraite fût rendue aux Chartreux. Il ne quitta plus Belval, et quand il voyait ses parents heureux, il leur disait: "Eh bien, mes amis, avais-je tort de vous dire que le bonheur est dans la modération de nos desirs? Vous demandiez des richesses? à la terre Dieu vous donne un royaume; de l'amour, des sensations enivrantes? Dieu promet d'inonder votre âme d'un torrent de délices que l'esprit de l'homme ne peut même pas concevoir! Que vous faut-il pour arriver à cette félicité inénarrable? attendre quelques jours, verser quelques larmes, combattre, vaincre et vous endormir dans la paix du Père céleste! Oh! que le réveil sera enchanteur!"

**L'ART ÉPISTOLAIRE.**

PAMPHLET de 72 pages; donnant les principes de cet Art, particulièrement appliqués à ce pays; par un Canadien, suivi d'exemples de lettres d'Affaires, de Condoléance, d'Introduction, de recommandation etc. etc.

Ce Pamphlet est arrangé de manière à être mis en usage dans les écoles élémentaires. L'Auteur ayant eu soin de retrancher toute lettre d'amour etc.

On le trouve en vente aux librairies de MM. Fabre et Cie, rue St. Vincent.

" C. P. Leprohon, rue Notre-Dame.  
" Rolland et Thompson, rue St. Vincent.

" Chapeleau et Lamothe; rue St. Gabriel, et chez le Soussigné, rue St. Amable, Bureau de l'Aurore.

F. CINQ-MARS.

Prix 20 sous; 7s. 6s. la douzaine

**BUREAU DES PERTES DE 1837-38 BAS-CANADA**  
*Garde-robe de l'Assemblée Législative.*

Montréal, 22 décembre 1845.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les Commissaires nommés pour s'enquérir des pertes soufertes par les sujets de Sa Majesté, pendant les troubles du Bas-Canada, en 1837-38, et de celles qui en proviennent et en résultent, siègent journellement dans le Garde-robe de l'Assemblée Législative, en cette cité, depuis 10 heures A. M. jusqu'à 3 heures P. M.

Toutes les réclamations devront être par écrit et adressées comme suit: à J. G. BARTHE, Ecuyer, Secrétaire de la Commission.

Par ordre

J. G. BARTHE,  
Sec. Com. sur les Pertes.

À être inséré deux fois par semaine dans tous les journaux publics du Bas-Canada, jusqu'à nouvel ordre. — 30 décembre

**A VENDRE**

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

**LE CALENDRIER POUR 1846.**

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.

**LIVRES**

A L'USAGE DES ECOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES, A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3, }  
6 novembre 1845. }

**ORNEMENTS D'ÉGLISES.**  
**ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.**

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'autonomie un assortiment très varié d'ornements et d'étoffes d'Eglise, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornements faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornements et objets d'Eglise.

Montréal, 15 septembre 1845.

**GARNITURE COMPLETE**

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

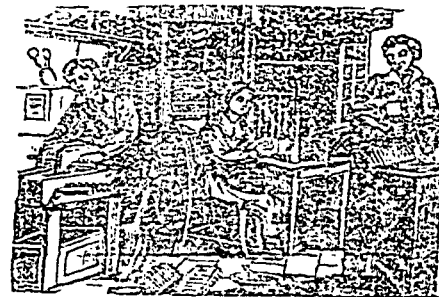
- UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (nat.)
- “ “ “ avec croix sur fond d'argent bruni, (lui sant), broché en or, relevé et tout
- 2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto
- ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto
- UNE CHAPE. Fond ditto ditto ditto ditto ditto
- CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto
- LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une GLOIRE or et argent.
- LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE “ or et argent “

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni. S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St.

New-York.

**ATELIER DE RELIEUR.**



**CHAPELEAU & LAMOTHE,**

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBL en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner, et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue ST. GABRIEL, faisant face à la rue ST. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

— ET —

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

— AUSSI: —

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 21 juin 1845.

**CONDITIONS DE CE JOURNAL.**

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente,	7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s. 1d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.